


JEAN-PIERRE CARDRON





# Jean-Pierre CARDRON

No Photo

# JEAN-PIERRE CARDRON

Je suis né en 1950 dans la maison de Mme *Lepleux* qui était en face de Bébert *Poitevin*. Je n'ai pas de souvenirs de cette maison. Je n'y suis pas resté longtemps. On a déménagé pour aller à côté de chez Mme *Tabourel* là où est l'entreprise *Bion* maintenant dans la rue de Bayeux. Puis papa et maman ont fait construire dans la rue de Bayeux.

Du coté de papa, je n'ai pas connu mes grands-parents. Ma grand-mère maternelle habitait rue de la Croix. Maman s'en occupait et je l'accompagnais. Quand mes parents ont construit rue de Bayeux, ma grand-mère a vendu sa maison et elle venue s'installer là où habite Mme *Langlois*.

Papa était marin-pêcheur. Il était mécanicien. Il a navigué principalement sur le *Sérénini* et l'*André-Pierrette*.

Comme tous les gamins, on jouait après l'école, on faisait les quatre-cents coups. On jouait à la vieille muchette (voir encadré). C'était un jeu de cache-cache dans le vieux Port. C'était plein de ruelles, du côté de chez Jean-Georges *Duhutrel*. On allait jouer dans les cageots de Jean-Georges. C'était merveilleux, ces petits coins-là.

## On allait au cinéma dans le bidon

On allait au cinéma dans le bidon qu'on avait à Port, quand les parents nous le permettaient, évidemment. Le cinéma c'était une construction en forme de tonneau qui avait servi pendant la guerre et qui avait été transformé en cinéma. C'était merveilleux d'avoir un cinéma à Port, on n'était pas obligé d'aller à Bayeux. A cette époque-là, on n'avait pas de voiture. C'étaient M. et Mme *Blec* qui tenaient ce cinéma. Le père *Blec*, c'était un vrai gendarme. Si tu foutais le bazar, il n'hésitait pas à te mettre dehors. Il te prenait d'une poignée et hop, dehors. Ca n'empêchait pas qu'on y retournait. On n'était pas interdit de cinéma. On a bien rigolé dans ce cinéma-là. Je n'avais pas toujours le droit d'y aller. Comme je n'aimais pas apprendre à l'école, mon père me faisait signer un mot par M. *Thiébot* pour savoir si j'avais bien travaillé dans la semaine. Si j'avais mal travaillé, je n'avais pas le droit d'aller au cinéma le dimanche.

Papa était parti 8 jours en mer. Quand il rentrait, maman lui racontait tout. Si j'avais fait des conneries dans la semaine, je taillais ma route. Et papa me disait toujours : « T'inquiète pas, je t'aurai sans courir ». Et effectivement, il y avait toujours un moment où on se retrouvait tous les deux. J'ai eu une très bonne enfance.

Après le cinéma à cette époque-là, j'avais un ***Solex***, on descendait à quatre ou cinq sur le *solex*. On s'en allait tourner sur l'épi. On mettait le *Solex* sur le parapet. On passait entre l'échelle et le bout du parapet, il restait dix centi-mètres. Quand il n'y en avait pas qui tombaient à l'eau. Enfin des petites conneries de gamins mais c'étaient des petites conneries propres.

## J'ai eu des coups de règle sur les pattes

J'ai été à l'école jusqu'à la cinquième et après, je suis allé au collège technique. J'ai eu le père *Thiébot* comme instituteur, Mme *Thiébot* aussi. J'ai eu des coups de règle sur les pattes comme tous les gamins de Port. Quand j'étais au collège à Port, j'ai fait du ping-pong avec M. *Thiébot*. On a fait le championnat de Normandie avec mon copain Alain *Jeanne*. On s'entraînait à toutes les récréations. On avait un bon niveau. J'ai joué deux fois contre la championne de Normandie qui m'a battu à chaque fois 18/21. Elle m'avait félicité et conseillé de continuer.

On allait au cinéma dans le bidon




**Solex** : Le **VéloSoleX** (marque déposée), est un cyclomoteur dont le moteur a été créé par la société de mécanique française Solex. Il en a été produit plus de sept millions, sous plusieurs versions, de 1946 à 1988.

No Photo

# JEAN-PIERRE CARDRON

J'ai fait sixième, cinquième et comme ça ne me plaisait pas d'apprendre, je suis parti apprendre un métier. J'ai appris le métier de serrurier. J'ai eu mon CAP. C'était un métier qui pouvait t'ouvrir plusieurs voies.
A onze ans, onze ans et demi, interdiction de passer mes vacances sans travailler. Je travaillais 1 mois parfois 1 mois et demi. Papa était mécanicien et le bateau allait chez *Baheux*. Il avait demandé à Pierre *Tanquerel* et Rémi *Baheux* : « Peux-tu prendre mon gars pour 3 semaines, 1 mois ? ». Il n'y avait pas de problème à cette époque-là. Il y avait de l'embauche. Ma première journée, à onze ans et demi, je m'en souviendrais toujours. Cela m'avait frappé, j'avais fini à minuit. On avait fait des heures sup. Pierre *Tanquerel*, le directeur technique de chez *Baheux*, m'avait mis sur une perceuse. Je perçais des plots pour *Valéo*. Une commande devait absolument partir avec Alfred, le chauffeur de l'atelier, qui devait livrer dès le lendemain matin à la première heure. A cette époque-là, on faisait cinquante-deux heures. On travaillait le samedi matin.

**On a connu les vieux camions avec les roues pleines**

Entre deux, je faisais des débarques. J'ai fait des débarques de bonne heure. J'ai passé des nuits à travailler sur le quai avec les hommes et les femmes de débarque. On a connu les vieux camions avec les roues pleines. Pour monter les tentes, c'étaient des piquets en ferraille, des barres en bois et des toiles. Il faisait froid là-dessous. Les coffres en bois étaient lourds, ils pesaient environ cinquante kilos parfois plus encore. A cette époque, il n'y avait pas de limite de poids pour les coffres en bois. Maintenant chaque coffre doit peser un certain poids. Donc, on





remplissait le coffre entièrement. Il pouvait faire quarante, cinquante, soixante kilos. Quand c'était soixante kilos de raies, le gars qui portait le coffre après la vente, il fallait qu'il se pastille les soixante kilos à bout de bras. C'était quelque chose, c'était dur. C'étaient des débarques qui pouvaient durer 12 heures par moments. A cette époque-là, les cales des chalutiers étaient pleines à bloc. Au moment de la plie, ils remplissaient le bateau. On allait déjeuner avant les rouges (les grondins). Les rouges, c'étaient les poissons qu'on débarquait en dernier pour ne pas qu'ils blanchissent. Donc avant les rouges, on allait déjeuner au café. C'étaient des vrais diners.

Les tentes, c'étaient des piquets de ferraille, des barres en bois et des toiles



Les coffres en bois étaient lourds



No Photo

# Jean-Pierre Cardron

J'ai fait un an de service militaire dans la marine. J'ai fait 3 semaines et demi de classe à Brest et après j'ai embarqué à bord d'un escorteur rapide : le *Basque*. Le plus gros de la flottille. J'ai passé un service militaire formidable. J'ai failli faire le tour du monde. Un jour, à l'appel, on me dit que j'allais partir sur la *Jeanne* pour faire le tour du monde. Je ne voulais pas y aller. Je voulais me marier en rentrant. J'avais économisé pour payer le mariage. Donc, si je partais, cet argent j'allais le manger. Mon commandant m'avait dit que si quelqu'un se proposait à ma place je ne partais pas. Et heureusement pour moi, quelqu'un s'est proposé. C'était bon pour moi. Il était temps car il ne restait plus que deux jours.

Du coup, je suis parti sur le *Basque*. J'étais mécanicien. Je faisais chaufferie et machines. Quand j'étais à terre, j'étais rattaché au service extérieur. Je rentrais presque toutes les semaines, par tous les moyens : avion, train, bateau, stop.

On accompagnait les sous-marins qui faisaient des essais. On a fait les derniers essais du *Gymnote* qui était le dernier sous-marin opérationnel pour le nucléaire.

## On a accompagné le *Redoutable*

Après, on a accompagné le *Redoutable*, puis le *Terrible*. On était soit du côté de Biscarrosse, soit du côté des Açores. Aux Açores, on était en attente de la fusée pour la réceptionner. On était basé à Brest. Toutes les semaines, on était en mission. On partait aussi en croisière : il y avait la croisière d'été et la croisière d'hiver. C'était un bon bateau. Plus il faisait mauvais temps, moins il y avait de monde à la cantine et donc mieux on mangeait.







www.alabordache.fr auteur inconnu

J'ai embarqué à bord d'un escorteur rapide *Le Basque*. On a accompagné le *Redoutable*




www.alabordache.fr auteur inconnu

No Photo

APAVE : Groupe spécialisé dans l'accompagnement, la formation professionnelle auprès des professionnels de tous types (privés ou publics).

cannaps : Pinces utilisées pour serrer des tôles ou les clins dans une construction bois pendant leur assemblage.

# Jean-Pierre Cardron

Après mon CAP, j'ai commencé la vie active. Premier boulot chez *Favret*, à Bayeux. Au bout de 6 mois, je suis parti. Le patron pointilleux et mauvais, n'était jamais content. C'était un éternel insatisfait. Je ne m'y plaisais pas. Un jour, pris de tintouin, j'ai demandé mon compte. Le lendemain, j'avais du boulot à l'entreprise *Hervé*. Vous voyez l'époque !
Après, je suis parti au service militaire. En revenant du service, je me suis marié. J'ai connu Claudette dans le car. Elle commençait à travailler au *Crédit Lyonnais* et moi, j'étais encore au Collège Technique à Bayeux. On prenait le même car. Elle venait de Grandcamp.
Après le service, je voulais naviguer. Je suis allé voir mon patron à l'entreprise *Hervé* par politesse. Il voulait me reprendre dans la boite. Il voulait me faire faire une école de mécanicien. « C'est vous qui réparerez les *Poclains*. » C'était tout ce qui était grues, pelles, tous les engins de travaux publics. Je lui ai dit : « Non, je viens d'une famille de pêcheurs et je voudrais naviguer et peut-être après avoir mon bateau ». Je suis parti naviguer 18 mois à Grandcamp.

## T'as un métier, tu seras plus heureux à terre

Puis Claudette m'a dit : « T'as un métier, tu seras plus heureux à terre. » J'ai réenclenché à Port chez *Accord*. J'ai redémarré avec la construction du *Patrice Arnaud* et de la *Madone des Feux*. Après, ça a moitié bagotté. On a quand même réussi à avoir la fabrication des pique-avant pour les trente-huit mètres de Courseulles. Un pique-avant c'est la première partie avant de la coque jusqu'à la première cloison. Après, c'est la cale.
Tu fais un bateau avec un marteau, des palans, des coins, un chalumeau, un poste à souder et une grue pour amener les tôles. Forcément, il faut des agréments de la marine. Ça, ils te les font passer sur place. C'est contrôlé par l'***APAVE***. Donc, tu apprends sur le tas.
Tu faisais des coins, des **cannaps**, des trucs comme ça, c'était pour attacher les tôles, pour tirer dessus. Tu mettais ton palan dessus. Et tu approchais ta tôle. Dès lors qu'elles étaient approchées l'une contre l'autre, tu coupais tout le long avec le chalumeau. Tout venait bord à bord. Un bateau, il n'y a rien de plus simple à faire et ça nécessite très peu de matériel.

## Quand j'ai commencé à Port, j'étais novice

Quand j'ai commencé à Port, j'étais novice, je ne savais rien du tout. C'étaient des anciens de Courseulles qui s'étaient mis à leur compte et avaient monté un chantier de construction. Ils nous ont appris le métier sur le tas. Dès lors que tu savais manier un chalumeau et que tu savais souder, tu faisais l'affaire.
Tu commençais par les membrures. Après, tu faisais le tôlage. Il fallait un palan de chaque côté, de façon à ne pas faire basculer le bateau. C'était intéressant. Selon la taille du bateau, cela nécessitait environ 8 mois de boulot. Il y avait tous les corps de métier qui intervenaient dans la construction du bateau.



La Madone des Feux en construction à Port
*Collection "La Jolie Brise"*

Dans l'entre deux, à Courseulles, ils avaient besoin d'un soudeur. Comme j'étais soudeur, j'ai été prêté un mois ou deux. Au moment de prendre mes vacances, à Courseulles, ils m'ont dit : « Comme ta boîte va fermer, si tu veux ta place est là ! » On ne cherchait pas le boulot ! Ça tombait directement. J'ai accepté. J'ai pris mes vacances. Ensuite, j'ai fait 5/6 ans à Courseulles.

Jean-Pierre Cardron

J'habitais rue Jean Bart et je faisais la navette tous les jours. Je mangeais au restaurant chez la mère *David*. C'était bien.
A Courseulles, ça ne payait pas de trop. En plus, il faisait froid, on n'avait pas de cabane, on n'avait rien du tout, on n'était pas couvert. A la fin j'en avais marre. J'ai retrouvé une autre place chez *Mézerette*. J'ai passé mon agrément « *Gaz de France* ». J'ai soudé pour *Mézerette* et pour *Gaz de France*. J'ai fait une dizaine d'années là-bas et à la fin, ça ne payait pas de trop non plus. A cette époque-là, j'avais revu Pierre *Tanquerel* qui était à la ***Sominex***. Je lui ai dit : « Si tu trouves une place, pense à moi ». Puis un jour, en rentrant à la maison, j'étais en plein chantier *Gaz de France* sur Isigny, coup de téléphone : c'était Pierre *Tanquerel*, il me dit : « Si tu veux, il y a une place qui s'est libérée, tu peux rentrer ». On ne cherchait pas de boulot, c'était toujours une continuité, ça tombait. A l'époque, il y avait 1000 francs de plus par mois, une paire de chaussures de sécurité. Il y en n'avait pas dans les autres entreprises. Quand j'ai annoncé ça à *Mézerette*, il a insisté pour que je reste. Mais je suis parti. Après, je n'ai plus changé de boîte, j'ai changé de patron. J'ai fini avec M. *Mariette* et le dernier

## J'ai appris sur le tas

M. *Lamaury* qui y est encore.
A Port, je faisais la réparation navale. On travaillait sur les bateaux. On était nombreux à la *Sominex*. L'atelier était divisé en deux : la tôlerie fine, la partie mécanique navale, dont tout ce qui était forge. Le tournage-fraisage travaillait pour les deux. La mécanique navale, j'ai appris sur le tas comme le métier de soudeur. Dans la mécanique navale, c'est chaudronnerie et soudure.
C'est un métier à part, il a fallu apprendre le démontage d'une hélice, le démontage d'une ligne d'arbre. C'est des trucs qu'on ne sait pas faire directement.
On ne manquait pas de boulot, à cette époque-là. A n'importe quelle heure de la nuit, coup de sonnette ! « Le bateau est en panne » ou alors « Il faut aller réparer à Cherbourg ». Il ne fallait pas que les bateaux perdent de temps. On était toujours volontaire. Je me rappelle avoir dépanné la *Gabrielle-Annick* à Cherbourg. Il avait son bras de **galopin** qui avait cassé et le galopin aussi. Y avait plus moyen de virer le chalut. C'étaient des courroies, à cette époque-là. Il n'y avait pas d'hydraulique. C'était la belle époque. **Les classiques**, on a toujours aimé ça. L'ambiance à bord était mieux. Dès lors qu'il y a eu les pêche-arrière, c'était la course. Sur les classiques, ils prenaient le temps de vivre. Quand ils étaient en mer, ils avaient un métier qui était beaucoup plus difficile que sur les pêche-arrière. Sur les classiques, il fallait tout tirer à la main. Pour virer le chalut, une fois les premiers morceaux à

## Sur les classiques, ils prenaient le temps de vivre

**Galopin** : Dispositif mécanique permettant d'embrayer l'entraînement de la courroie qui transmet la puissance du moteur du bateau au treuil.

***Sominex***: Après *Baheux*, il y avait eu la *Sominor* et la *Sominex*.

**Les classiques**: Chalutier de pêche latérale



Sur les classiques, il fallait tout tirer à la main

Jean-Pierre Cardron

bord, le long de la lice, ils se mettaient tous sur le même côté pour tirer le chalut, au gré de la mer. A chaque coup, on reprenait le chalut. Je le sais puisque que je l'ai fait. Il y avait des moments où il y avait des poids, on arrivait à choper un caillou. Il fallait faire attention quand il tombait. Une fois, à Grandcamp, on était en train de virer le chalut, un copain mettait l'amarre pour **virer la queue**, juste à ce moment, il a pris le caillou. C'était la nuit et il faisait mauvais temps. J'ai vu les deux bottes partir. J'ai été au treuil au **parpaillot**. Tout d'un coup, il est remonté. On lui a mis la main dessus. On avait eu de la force, cette journée-là. On ne l'a pas lâché. Il est remonté à bord et surtout, il nous a fait promettre de ne pas en parler à sa femme.

Sur les classiques, la vie était plus sympathique. Les radoubs duraient un mois, un mois et demi. Dans les premiers temps quand je travaillais chez *Gaubert*, on était parti ressouder une tête de potence sur la *Germaine-Gabrielle*. Voilà qu'arrive le moment de faire la collation. A cette époque, c'était Jacques *Lerosier* qu'était le patron. A 4 heures, il disait:

« Petit, va chercher des moules et on fait la collation ». On était en bas, en train de manger, tout d'un coup, voilà Pierre *Tanquerel* qui

**Virer la queue:** Remonter la queue du chalut

**Parpaillot** : filin servant à fermer l'entrée du chalut au moment de l'apparition de la poche en surface afin de pouvoir embarquer la partie antérieure du filet.



Ils avaient un métier beaucoup plus difficile que sur les pêche-arrière.





On était en train de virer le chalut



Jean-Pierre Cardron

**Panneau** : Les panneaux divergents positionnés en avant du chalut, en s'écartant par action hydrodynamique, maintiennent l'entrée du chalut ouverte.

arrive. Le collègue avec qui je travaillais cherche aussitôt à se lever. Pierre *Tanquerel* lui tape sur l'épaule et lui dit : « Le patron, c'est moi ici. Tu restes assis. Et puis, c'est moi qui paye. » On avait une reconnaissance. Après t'étais un pion ! Par moments je disais à certains : « Donne-moi le temps de réparer, si tu ne me donnes pas assez de temps, tu vas râler parce que ça ne va pas tenir. »

Les plus grosses réparations qu'on faisait, c'était des hélices ou des arbres d'hélices à démonter, à changer. Ça revenait souvent. Il y avait les panneaux aussi. Il fallait savoir les faire. J'en ai fait pendant longtemps. Pour faire **un panneau**, un gros dans les deux mètres quarante, tout soudé, cela prenait 70 heures.

Le principe du panneau, c'est d'écarter le chalut. Des panneaux bien réglés, c'est déjà la moitié de la pêche. Si le panneau marche mal, s'il se couche, le chalut se ferme. Il ne travaille pas comme il faut. Il faut des panneaux qui viennent bien droit sur le fond et qui traînent bien. J'ai vu en faire pour des gros chalutiers. On passait 120/130 heures sur une paire. Des panneaux de trois mètres de haut qui faisaient une tonne sept. C'était pour un chalutier de Fécamp.

Tous ces panneaux-là, maintenant, on n'en fait plus. Les bateaux ont tous des panneaux divergents qui viennent de Bretagne et qui sont tout prêts faits. Il y a juste la semelle à changer, puis vérifier les chaînes. Autrefois, c'étaient des panneaux en bois sur mesure, selon la longueur de chalut, la force motrice du bateau. Ça comptait terriblement. Il ne fallait pas mettre des panneaux de deux mètres quarante sur des bateaux de 300 CV. Sur des chaluts de vingt-quatre mètres, on prenait des panneaux qui faisaient plus d'une tonne chacun.

C'est *Morgere* qui a pris le dessus dans la fabrication des panneaux. *Morgère* est une usine de Bretagne. Ils font des panneaux avec des capteurs : un émetteur et un récepteur. Il y a une vidéo à bord dans la passerelle et avec ça on voit si le panneau est couché, de quelle façon il travaille. Il y a plusieurs bateaux à Port qui sont équipés comme ça. Je suis arrivé en préretraite : j'ai fait un dossier pour l'amiante. Ça m'a fait gagner 5 ans. Après, j'ai eu ma retraite.

Pour faire un panneau, un gros dans les 2,40m, tout soudé, cela prenait 70 heures










C'est *Morgère* qui a pris le dessus dans la fabrication des panneaux



Des panneaux bien réglés, c'est déjà la moitié de la pêche

No Photo

Raccompagner: On renouvelle sa profession de foi en accompagnant un jeune communiant

# Jean-Pierre Cardron

J'ai fait mes deux communions comme tout le monde à Port. J'ai même **raccompagné**. J'allais aux processions. Je me souviens de notre sonneur de cloches. Il montait jusqu'à la Vierge tout en sonnant. Il avait deux grosses cloches. On partait en procession avec les matelots qui portaient les bannières. C'était beau. Tout le monde chantait. On montait la côte du phare sans s'en apercevoir. C'était vraiment religieux. C'était pareil pour la messe de minuit. L'église était pleine à bloc. Je suis allé trois ou quatre fois en pèlerinage à Lourdes avec l'abbé *Leroy*. C'est une chose qu'il faut faire au-moins une fois. Dans le train, il y avait une bonne ambiance. Il n'y avait pas que les chants religieux, il y avait aussi les paniers garnis. La Vierge c'était quelque chose, encore à l'heure actuelle. Je ne suis pas pratiquant, mais croyant, oui.







On partait en procession avec les matelots qui portaient les bannières



La procession montait jusqu'à la vierge



No Photo

# Jean-Pierre Cardron

Je vais à la pêche à la crevette. Mais ça, je l'ai fait toute ma vie. Même quand je travaillais. L'été, quand la saison est ouverte, on fait quatre-cinq nuits d'affilée à la balance. On arrive à pécher entre soixante et soixante-dix kilos de bouquet par an, plus la crevette grise. Je me suis acheté un petit bateau de six mètres. Quand il fait beau temps, Claudette m'accompagne. Elle adore la pêche.

On vient de s'acheter un camping-car. On voyagera un petit peu plus. On essaiera de mieux connaître la France. On voyage à l'étranger mais on connaît mal la France. On a aussi les petits enfants qui nous occupent pas mal.

Je jardine un peu, j'ai un petit potager. Claudette s'occupe des fleurs. Elle aime aussi cueillir ses légumes. Contrairement aux matelots qui ont un potager, je ne fais pas de fraises. Je me souviens de Papa pour qui c'étaient les fraises en premier. Il ne s'occupait pas du restant. Le jardin, il faut que cela reste un loisir. Semer, piquer, ça ne me dérange pas. Ce que j'ai en horreur, c'est sarcler. Mais Claudette aime bien sarcler. Donc, quand il y a un peu de sarcle ; c'est elle qui le fait.

## J'ai fait le père Noël

A Commes, j'aide à la kermesse. J'ai fait le père Noël à Port. Là, c'était la dernière année. Je l'ai fait cinq ans de suite. C'est plaisant à faire. Les gamins sont émerveillés. Il y a des pétiots que je connais, quand ils sont avec leurs parents, ils n'arrêtent pas, mais devant le père Noël, ils sont sans voix. Il faut savoir leur répondre du tac au tac. Quand j'arrive, ils me regardent des pieds à la tête. Une année, je n'avais pas de bottes. Il y en a un qui m'a dit : « père Noël, vous n'avez pas de bottes ». Je lui ai répondu : « Tu vois, aujourd'hui, il fait beau, et pour me défatiguer les pieds, j'ai mis des petites chaussures ». Ce à quoi il m'a répondu : « Vous avez raison, Père Noël ». Une autre fois, un gamin, un p'tit *Réblot*, me demande si j'avais une copine. Je lui ai répondu que j'en avais deux. A mon avis, cette question ne venait pas de lui. Un jour un autre m'a dit : « Père Noël, je vais te préparer un verre de vin et des gâteaux. » A chaque fois, les enfants me donnaient des dessins.







Quand la saison est ouverte, on fait quatre-cinq nuits d'affilée à la balance.

*( Ici, d'autres pêcheurs à la balance sur la jetée de Port-en-Bessin).*